

**RÊVE DU SUJET LITTÉRAIRE ET VIE SOCIALE DANS LA  
LITTÉRATURE FÉMININE D'AFRIQUE: LES EXEMPLES DE  
CALIXTHE BEYALA, DE SOKHNA BENGA ET DE KEN BUGUL**  
*THE DREAM OF THE PROTAGONIST AND SOCIAL LIFE IN AFRICAN  
LITERATURE BY WOMEN WRITERS: THE EXAMPLES OF CALIXTHE  
BEYALA, SOKHNA BENGA AND KEN BUGUL*

Ibra Diéne \*

**Résumé:** *Les écrivains femmes d'Afrique semblent rester dans l'autofiction, au regard de la production de la deuxième génération. Leurs textes mettent toujours en scène les rapports entre l'individu et la société. Ces rapports se présentent comme l'histoire d'une déchéance, d'une victime que la vie tend à écraser, avec différents malheurs qui s'abattent sur elles. Ces sujets sont pourtant la source de leurs problèmes, étant mus par un rêve incompatible avec leur quotidien. Sans être d'irréductibles féministes, ces dames finissent par croire ou faire croire à leur discrimination négative à l'intérieur de leur communauté ou même à la trahison de celle-ci. Ainsi la fuite et l'exil dans le but de réaliser leur rêve, conquérir de nouvelles libertés, marquent leur itinéraire qui, du fait, de l'organisation sociale qui les précipite dans l'échec, devient une descente en enfer.*

**Mots-clé:** Littérature féminine d'Afrique, individu, société, asservissement-voyage-exil.

**Abstract:** *The second generation of female African writers seems to be remaining in self-fiction. Their texts always stage the relationships between the individual and society. These relationships are depicted as the story of a downfall: all along the trend of her life, a sequence of misfortunes beats the victimized female character down. The protagonists' problems take their roots in the dream which motivates them, a dream incompatible with their day-to-day life. The female protagonists are not inflexible feminists, but they experience and relate the situation they live in as that of being negatively discriminated (or even betrayed) by the community they belong to. The route they consequently follow, in the search and quest to turn their dream real and conquer more freedom and new rights, is one of escape and exile. But as the social organization they belong to hurls them into failure, their route turns into a descent into hell.*

**Keywords:** African literature by women writers, the individual, society, subjection-travel-exile.

La littérature féminine d'Afrique semble, dans la production de la deuxième génération, mettre en avant, paradoxalement, l'absence de la littéralité traditionnelle, grâce au refus de la fiction et à la proximité du quotidien. Cela n'en fait pas, pour autant, un jalon du Nouveau Roman mais, peut-être, y construit un réalisme psychologique postcolonial, parce que mettant en scène des problèmes autobiographiques ou du temps de l'écriture.

---

\* Doutor em literaturas e culturas de expressão francesa pela Universidade Paris-Est Créteil Val-de-Marne (UPEC, França), professor titular da Universidade Cheikh Anta Diop, em Dakar, Senegal; titular da cátedra Senghor da Francofonia na mesma instituição.

Dans cette littérature se reflète le conflit entre l'individu et la société, thème certes classique mais qui, sous la période néocoloniale et dans les sociétés dites néocolonisées, prend des formes variées. Les romans de Calixthe Beyala, de Ken Bugul ou de Sokhna Benga peuvent servir ici d'exemples, tout autant que les textes des rares poétesses africaines.

Malgré ce trait qui nous paraît capital, les études sur les œuvres féminines d'Afrique semblent privilégier l'importance de la sensibilité et du langage<sup>1</sup>, tous les deux permettant de saisir le quotidien, sans être un plat réalisme. Ainsi, outre la recherche des stéréotypes du féminisme et de ses variantes<sup>2</sup>, la comparaison avec les discours de l'oralité en Afrique<sup>3</sup> et l'analyse de la forme du discours féminin<sup>4</sup> ci-haut évoqué sont les axes les plus visités.

Pourtant, le rêve, quête de l'amour ou de la jouissance romantique, est, particulièrement, présent dans les romans de jeunes femmes comme marque d'une individualité où les personnages centraux semblent avoir les auteurs et leur milieu comme pilotes. Que l'on recense les aspirations de Mégri et ses tentations vis-à-vis de l'Étranger dans *La Nègresse rousse* (1997) de Calixthe Beyala, les émotions sentimentales de Aïta pour Ibou (son premier mari) et plus tard pour Alfa (épousé en seconde noce) dans *Le Dard du secret* (1988), ou que l'on mesure l'euphorie ou la souffrance amoureuse de Ken Bugul dans *Le Baobab fou* (1997), le résultat reste le même. La force du rêve et la pression psychologique sur le sujet conduisent à l'abandon du milieu originel, réalité rebelle qui fonctionne comme une entrave. Dès lors, les sujets procèdent à l'exode, en quête de la terre promise, au lieu de tenter, sur place, de gagner la lutte.

Pourtant, avec la fuite et l'exil, la corruption de la société et son emprise sur l'individu persistent et s'intensifient comme pour dire la permanence d'un conflit insurmontable entre le moi de l'être et le milieu social dans lequel il vit.

D'abord, l'entrave des rêveries du moi par le social peut se dérouler, sous une forme classique, fréquente dans la littérature romanesque, surtout celle qui est produite dans la période néocoloniale. Celle de l'insatisfaction, où le rêve n'est jamais assouvi dans la

---

<sup>1</sup> Voir en particulier notre étude « Encre de femme, sentiments de femmes : la poésie des Sénégalaises, un baroque du conformisme », in *Nouvelles Écritures francophones. Vers un nouveau baroque ?*, sous la direction de Jean Cléo Godin, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001.

<sup>2</sup> Jeanine Paque « Le genre éclaté ou un nouveau récit au féminin », in *Nouvelles Écritures francophones. Vers un nouveau baroque ?*, *Ibidem*.

<sup>3</sup> Emmanuel Matateyou, « Calixthe Beyala ; entre le terroir et l'exil », *French Review*, vol.LXIX, n° 4, mars 1996.

<sup>4</sup> Awa Thiam, *La Parole aux femmes*, Paris, Denoël-Gonthier, 1978.

vie réelle qui, de surcroît, le détruit comme un facteur de réveil après le sommeil. Les œuvres semblent donc associer les chimères du rêve à l'individu et la mort de ces rêves, la lutte avec le réel, à la vie en société.

Aïta qui semble pourtant bien intégrée, au début, dans son village de Mbadaxeen, finira par percevoir ce milieu comme porteur d'ennui, sans doute, partiellement, du fait de l'influence exercée par la sœur Maï, victime de ses rêves. Mais c'est, peut-être, beaucoup plus le fait de céder à ses sentiments pour Alfa qui fonctionne, ici, comme une faute originelle (à l'image de celle commise par son père), la poussant à sortir du paradis devenu enfer, puisque souillé, à la suite de l'acte adultère. Le rêve et la sensibilité romantique qui l'avaient poussée à épouser Ibou ne seront pas satisfaits dans le mariage et vont la jeter dans les bras d'Alfa, ce qui constitue une faute lourde, au point de n'être pas tolérable en société.

« De retour chez elle, Aïta ne put dormir de la nuit. Cette passion toute neuve l'émerveillait.

Au matin, un sentiment de culpabilité la saisit. » (Sokhna Benga, 1988, p.58)

Ce que le personnage cherche sans le trouver, tout comme ce qu'il fait parce que poussé par son rêve constituent deux motifs qui entraînent les mêmes conséquences.

L'isolement et la solitude au milieu des siens, milieu dont les joies et les réjouissances ne touchent nullement les jeunes femmes, amèneront ces dernières, également, dans *Le Baobab fou* et dans *La Négrresse rousse* vers les désirs de l'exil. En témoigne l'émotion euphorique du départ de Ken Bugul :

« Ce matin là, nous nous faisons nos adieux. Je partais.

Les autres restaient.

Je partais très loin. Je m'arrachais pour tendre vers le Nord

Le Nord des rêves, le Nord des illusions, le Nord des allusions

Le Nord référentiel, le Nord Terre Promise. » (Ken Bugul, 1997, p.33)

De même, la description de l'arrivée informe des mêmes signes :

« Je suis en Terre Promise. Ça y est. A moi la vie ! Adieu solitude ! » (Ken Bugul, 1997, p.45)

La société des origines, celle des sources, est, ainsi, souvent, incapable de satisfaire l'individu. Elle n'est cependant pas hostile, dans la plupart des cas, et ne porte, en réalité, aucun mal. Le problème du sujet romanesque est ainsi en lui, c'est-à-dire en ses aspirations, quand bien même il ne le perçoit pas comme tel. Voilà pourquoi la description de la vie et des sentiments des personnages et des sujets littéraires, en général, semble montrer, au départ, une harmonie et une intégration dans la société.

Seulement, c'est là le temps pendant lequel le feu couve. Le syndrome du bovarysme apparaît très tôt et le héros devient problématique. Son exil ou plutôt sa fuite du réel

infidèle à ses rêves est, souvent, l'occasion de la désillusion. C'est-à-dire une sorte de transition entre une vie où la réalité (le village, le pays du Sud) est seulement rebelle au rêve et une seconde étape où, dans une autre vie (la ville ou l'Europe), les forces sociales, après l'anéantissement des rêves, deviennent hostiles et bras du mal. Elles s'opposent ainsi aux aspirations et provoquent la déchéance du sujet. Celui-ci veut absolument réaliser son rêve alors que les conditions ne s'y prêtent pas, pas plus que dans son ancien milieu. La ville ou le pays, idéalisé(e) dans le rêve et objet de la quête comme moyen d'affirmation et de réalisation, déçoit les attentes.

Dès lors, le rêve se meut en souffrance et l'aspiration au bonheur se transforme en une simple défense, en une quête de survie. Les besoins élémentaires voire animaux ne sont plus satisfaits et le sujet, pour rester en vie, enfreint les règles sociales. L'éthique et la morale, jusque là implicites et allant de soi, se posent à l'individu, au regard de ses actes, et deviennent source d'une souffrance morale qui, parfois conduit au suicide. Maintenant qu'on lui a enlevé les moyens de son intégration, le sujet y aspire, en vain.

Là, les femmes marquent leur spécificité et la peinture de la vie des héroïnes est, en fait, une dénonciation de la société qui passe pour un lieu d'asservissement de celles-ci. Les romans tracent l'itinéraire d'un échec, individuel avec la désillusion, social avec la cruauté des autres et l'organisation de la communauté qui semble dressée contre les femmes. Ainsi, la sève qui coule dans ces textes devient féministe au regard de l'appréhension de ces situations difficiles, par les personnages, ou de l'analyse pessimiste qui se dégage des interventions d'auteur.

Au moment où ce qui est moral et licite lui est inaccessible, le sujet féminin devient marginal, fait son entrée, malgré lui, dans la prostitution et dans la pègre. Les nobles sentiments d'amour, le désir du bonheur et le romantisme sont comme punis par la société.

La perception négative que le sujet rêveur a de la société est plus générale chez certaines romancières comme Calixthe Beyala chez qui le désir individualiste de réalisation ou de bonheur personnels se heurte, même quand le joug de la morale est écarté comme à Wuel dans *La Négrresse rousse*, au communalisme et au refus du privé qui fondent les sociétés traditionnelles. Là, au contraire des autres textes ici cités, l'inadaptation des personnages au milieu social est forte, au départ, dans le milieu originel, et semble justifier le désir d'exil, plus que l'intériorité et les rêves des sujets. Elle charrie pour celles qui restent une autre forme de marginalité qui fait rechercher des

libertés nouvelles. Ainsi, Laetitia refuse d'être une femme intégrée et socialisée comme épouse ou maîtresse. Elle le confie à Mégri:

« Je ne sais pas ce que je pourrais t'apprendre. Parce que je ne suis pas des vôtres, parce que je ne courbe pas l'échine devant les hommes, parce que je ne cache pas mon corps dans de grands pagnes comme une vraie femme, car, vois-tu, pour les hommes de Wuel, il y a deux catégories de femmes : celle qui vous vide les bourses à la sauvette derrière un palmier ou dans une chambre de passage et celle qu'on épouse parce qu'elle est travailleuse, a des hanches larges, un dos capable de transporter des charges que refuserait un âne et à qui on fera une flopée d'enfants. » (Calixthe Beyala, 1997, p. 214)

Cependant, l'idéologie de cette dame reste une somme de projets ou de rêves qui se heurtent aux pratiques sociales:

« Dis-moi, continua-t-elle, comment pourrais-je épouser un homme qui ne veut pas me laisser réaliser mes projets ? Je veux faire des études, des études supérieures, tu m'entends ? Partout dans le monde, des femmes se réunissent pour défendre leurs intérêts. Je voudrais être de celles-là, avoir des capacités pour créer une association de femmes. » (ibidem, p. 215-216)

La perception du réel extérieur comme limite du bonheur et tremplin du rêve, de l'épanchement lyrique ou de la souffrance morale rapproche les romancières des femmes poétesses. La faiblesse physique, morale et sentimentale, de même que la générosité qui caractérisent alors les sujets, sont ainsi des faire-valoir pour la cruauté de la société et portent l'accusation. Paradoxalement, les romancières sont ici directement narcissiques alors que les poétesses se projettent sur les autres et lisent les tableaux sinistres qui frappent leur sensibilité :

« Si j'avais le pouvoir du sorcier magicien,  
Je ferais mes amis...  
O ! mais que de choses merveilleuses.

Je ferais tout d'abord  
Qu'on ne voie plus jamais,  
Sous aucun toit du monde,  
Des enfants affamés, tout perclus, faute de pain. » (Kiné Kirama Fall, 1975, p. 30)

Mais la force du désir et de la quête n'en est pas moins affirmée. Les textes présentent les hommes comme de simples spectres, instruments des malheurs de femme, et disent le manque spécifique aux femmes :

« Mon cœur est ardeur, comme brulant, mon soleil  
Grand aussi mon cœur, comme l'Afrique mon grand cœur  
Habitée d'un grand cœur, mais ne pouvoir aimer...  
Aimer toute la terre, aimer tous ses fils.

Être femme mais ne pouvoir créer ;

Créer, non seulement procréer » (Ndèye Coumba Mbengue Diakhaté, 1980, p. 22

L'intériorité des héroïnes permet de mesurer l'écart entre l'idéal social imaginé et le quotidien réellement vécu. Dans ce cadre la réussite sociale, même rare, n'est pas un gage de réalisation du rêve. Ken Bugul a souvent vécu des aventures, de même qu'Aïta, mais ce que la société leur offre est loin d'une réussite. Il y a, donc, comme une sorte d'itinéraire virtuel parce que seulement rêvé et une pratique condamnée au regard de l'idéal recherché et de l'échec suscité. Nous vivons une espèce de pessimisme qui semble dire que la pratique sociale est, en fait, le mal et l'enfer.

Ce jugement est figuré dans certains textes : le retour du personnage de Ken Bugul à la case de départ, et la mort symbolique de Mégri, suggérée dans *La Négrresse rousse* par son départ, après la mort réelle de son mari, l'Étranger. Tous les deux faits semblent signifier l'impasse, comme le suicide d'Aïta et le chaos final qui va clore *Le Dard du secret*. Il y a, certes, avec ces ruptures, une sortie du mal, mais l'espoir ne semble pas permis puisque les personnages retrouvent le monde qu'ils fuyaient, y meurent comme condamnés, ne trouvent aucune issue ou prennent à nouveau le départ, comme si leur vie est un cycle circulaire infernal.

La littérature africaine prend ici, avec les femmes, un nouvel aspect qui la rapproche plus du quotidien, bien que fondée sur le rêve : le mirage de l'exode, la quête de nouvelles libertés, toutes des formes de marginalité non vécues comme telles. Même certaines déviances rencontrent la tolérance des protagonistes : la liberté sexuelle dans *La Négrresse rousse*, l'homosexualité dans *Le Baobab fou*, l'alcool et la cigarette chez les femmes, dans *Le Dard du secret*. C'est le sort de celles qui s'y adonnent qui condamnent ces pratiques, dénonçant du coup une certaine émancipation de la femme qui semble confondre liberté et transgression des interdits de la morale, de l'éthique ou simplement de la santé. Même ce qui semble des conquêtes de liberté relève du libertinage et est transformé par la vie sociale en instrument d'asservissement pour le bien-être de l'autre qui n'est pas, évidemment, l'homme seulement. Des femmes d'un autre monde, sans doute victimes elles-mêmes, comme Emma, maître chanteur et victime de chantage dans *Le Dard du secret*, peuvent servir de bras à la cruauté sociale. D'autre part, même les femmes qui prétendent savoir ce qu'il leur faut, ou bien se trompent ou sont en avance sur leur temps. Mais considérant l'ironie qui colore les textes, nous penserions plutôt, en ce qui les concerne, à une espèce de suivisme qui se contente de se conformer à l'ère du temps. Les auteurs, véritables féministes, seraient

ainsi en train de rectifier les erreurs par la mise en texte du ridicule, comme dans ce discours de Laeticia :

« Même ta mère a droit à un salaire parce qu'elle t'a élevée. Il faudrait absolument interdire la polygamie. Un homme, aussi intelligent soit-il, ne devrait pas avoir plusieurs femmes. A mon avis, une c'est déjà trop ! Il faut réclamer la pilule. Ensuite l'avortement libre. Ne plus être boursoufflées d'enfants. Ce n'est pas aux hommes de décider de nous faire un enfant. Notre corps nous appartient. » (Calixthe Beyala, 1997, p.216)

Cette forme d'idéologie est elle aussi sans doute condamnée comme pour dire que les femmes se cherchent toujours, que leur rêve ne prospère pas, que leur moi subit toujours le joug de l'organisation sociale et est sans issue. Ainsi, Laeticia, tenaillée entre le mariage d'amour ou celui de fortune et son aspiration à la liberté, va tuer ses deux prétendants et se suicider. Dans son agonie, l'émancipée révèle le fonds du féminisme, une aspiration et un rêve absolus, jamais satisfaits, une sorte de drame insoluble en société, traduite dans la souffrance morale et métaphysique :

« Il faut que je te dise, commença-t-elle...Pourquoi toujours faire des choix dans la vie ? Oui, pourquoi toujours choisir entre noir et blanc ? Moi, je voulais tout, tu m'entends ? Je les voulais tous les deux. » (Ibidem, p.235)

Le moi, rêveur, n'est ainsi jamais réconciliable avec la vie sociale quotidienne et c'est peut-être, là, le propre de la littérature : vouloir l'impossible, dire le non formulable, vivre l'inexistence. Le rêve n'est pourtant pas coupable, n'étant jamais projet pour mal faire mais seulement exaltation du moi. Il veut juste affirmer ou exalter l'individu et cela donne dans les textes l'impression que les sujets littéraires ne sortent jamais d'eux-mêmes. De là, la raison de leur échec, étant donné leur asservissement par la vie quotidienne ou leur inaptitude à la pratique sociale. C'est peut-être là une forme d'écriture réaliste puisque les sujets littéraires de ces textes sont les victimes réelles de l'organisation sociale. De ce fait, romans et poésies féminines sont avant tout écriture du moi et autofiction.

#### **BIBLIOGRAPHIE :**

- BENGA, Sokhna. *Le Dard du secret*. Dakar: Editions Khoudia, 1988.  
BEYALA, Calixthe. *La Négrresse rousse*. Paris: Editions J'ai lu, 1997.  
BUGUL, Ken. *Le Baobab fou*. Dakar: Les Nouvelles Editions africaines, 1997.  
DIAKHATÉ, Ndèye Coumba Mbengue. *Filles du soleil*. Dakar: Nouvelles Editions africaines, 1980.  
DIÉNE, Ibra. « Encre de femme, sentiments de femmes : la poésie des Sénégalaises, un baroquisme du conformisme », in GODIN Jean Cléo (Dir.). *Nouvelles Écritures*

*francophones. Vers un nouveau baroque ?* Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2001.

FALL, Kiné Kirama. *Chants de la rivière fraîche*. Dakar: Nouvelles Editions africaines, 1971.

MATATEYOU, Emmanuel. « Calixthe Beyala ; entre le terroir et l'exil ». *French Review*, vol.LXIX, n° 4, mars 1996.

PAQUE, Jeanine. « Le genre éclaté ou un nouveau récit au féminin », in GODIN Jean Cléo (Dir.). *Nouvelles Écritures francophones. Vers un nouveau baroque ?* Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2001.

THIAM, Awa. *La Parole aux femmes*. Paris: Denoël-Gonthier, 1978.

*Recebido em 23/09/2017. Aceito em 09/11/2017.*